CHRIST ROI
Dimanche 25 octobre 2026

Les événements de ces dernières semaines sonnent une nouvelle actualité à la fête que nous célébrons aujourd'hui. Comme moi certainement, vous vous êtes peut-être posés cette question : comment sommes-nous passés si vite, en quelques jours, de la ferveur à la fureur ? Le mois dernier Léon XIV réunissait, dans la joie et le calme, un million de personnes autour de lui, dont une majorité de jeunes, à Paris, à Lourdes et à Metz. Et en quelques jours, ce sont des centaines de milliers de personnes, là encore majoritairement des jeunes, qui un peu partout, vociférèrent, se comportant pour beaucoup en émeutiers. Une séquence qui révèle en fait un pays divisé. C'est qu'en effet ces foules ne sont tout simplement pas les mêmes. Il y a bien deux France juxtaposées. J'en faisais justement l'expérience samedi dernier. Pendant que des jeunes incendiaient, cassaient, pillaient un peu partout en France, j'étais à Lindau, près du lac de Constance, avec d'autres jeunes qui voyaient 13 d'entre eux recevoir la tonsure et revêtir l'habit clérical. Parmi ceux-ci, un de nos jeunes paroissiens, François, qui relevait alors l'honneur de notre commune école, Sciences-Po.

Deux France, si je puis dire, qui s'ignorent avant peut-être de se combattre. C'est ce qu'avait déjà compris Pie XI en instituant cette fête du Christ Roi il y a un siècle. Car déjà nos sociétés européennes étaient depuis longtemps divisées, agitées par leurs démons révolutionnaires et par là suicidaires. Aux vêpres du Christ Roi on entend d'un côté ceci : « Une foule criminelle vocifère : du règne du Christ nous ne voulons pas », puis, inversement : « Mais c'est vous que nos ovations proclament Souverain Roi de tous ». Et je souligne : « de tous », ce qui, vous l'aurez compris, indique pour nous une mission à remplir. J'y reviendrai plus loin.

Les événements de ces semaines mettent en lumière ce tragique et durable antagonisme : celui des relations de Dieu avec son peuple, depuis les origines jusqu'à la mort en croix du Maître de la Vie, et qui se prolonge avec la guerre déclarée contre ceux qui mettent leur espérance en ce Prince de la Paix. Malentendu tragique en effet. « Car il ne retire rien Celui qui donne tout », Celui qui promet « un règne de vie et de vérité, règne de grâce et de sainteté, règne de justice, d'amour et de paix ». Quel aveuglement de la part de ceux qui sont manipulés par le Diviseur, « l'Ennemi du genre humain », « homicide et mensonger dès l'origine » ! Préférer le saccage à l'intégrité, la division à l'unité, la haine à la communion, bref, en un mot, la guerre à la paix. D'où, suite de l'hymne : « Ô Christ, Prince portant la paix, soumettez-vous les esprits rebelles, rassemblez au bercail unique ceux qui sont égarés loin de votre amour ». Oui, Seigneur, prions-nous, arrachez-les à leur aveuglement pour qu'ils goûtent les bienfaits d'une société fondée sur la justice et la vérité qui viennent de vous. Pie XI le soulignait dans l'encyclique *Quas primas* instituant cette fête : « Si les hommes venaient à reconnaître l'autorité royale du Christ dans leur vie privée et dans leur vie publique, des bienfaits incroyables – une juste liberté, l'ordre et la tranquillité, la concorde et la paix – se répandraient infailliblement sur la société tout entière ».

C'est maintenant que nous avons besoin de ce Règne. C'est donc maintenant que nous devons travailler à le faire advenir. Car une chose est sûre, cela ne se fera pas sans nous. Il faut prier, mais il faut aussi agir. Cette tâche repose de plus en plus sur les épaules des chrétiens. Tout simplement parce que devant l'effondrement des structures éducatives, l'oblitération des consciences, les chrétiens deviennent les seuls défenseurs de la loi naturelle, de l'ordre social qui découle du cœur de Dieu. Privés de leur passé, de leur culture, par un wokisme imbécile, amputés de leur avenir par des anxiétés fantasmées, beaucoup de jeunes se retrouvent enfermés dans le présent, je dirais même dans l'immédiateté, comme dans une prison où ils suffoquent à la mesure de leur manque d'espérance. Benoît XVI l'avait entrevu. En 2011, à Assise, il déclarait : « le *non* à Dieu a produit de la cruauté et une violence sans mesure, qui a été possible parce que l'homme ne reconnaissait plus aucune norme et aucun juge au-dessus de lui, parce qu'il se prenait lui-même comme seule norme. Les horreurs des camps de concentration montrent en toute clarté les conséquences de l'absence de Dieu. Toutefois, je ne voudrais pas m'attarder ici sur l'athéisme

prescrit par l'État ; je voudrais plutôt parler de la *décadence* de l'homme dont la conséquence est la réalisation, d'une manière silencieuse et donc plus dangereuse, d'un changement du climat spirituel. L'adoration de l'argent, de l'avoir et du pouvoir, se révèle être une contre-religion, dans laquelle l'homme ne compte plus, mais seulement l'intérêt personnel. Le désir de bonheur dégénère, par exemple, dans une avidité effrénée et inhumaine qui se manifeste dans la domination de la drogue sous ses diverses formes. La violence devient une chose normale et menace de détruire dans certaines parties du monde notre jeunesse. Puisque la violence devient une chose normale, la paix est détruite et dans ce manque de paix l'homme se détruit lui-même. L'absence de Dieu conduit à la déchéance de l'homme et de l'humanisme ». Les pillages qui accompagnent maintenant tout événement social en sont une illustration éclatante…

Disons-le : il y a aujourd'hui une pauvreté radicale chez nos contemporains, et particulièrement chez les jeunes. Pauvreté qui consiste à avoir rejeté, consciemment, ou perdu, inconsciemment, le sens du bien et du mal. Perdre le sens de Dieu, c'est perdre le sens de l'autre et aussi le sens de soi. C'est une pauvreté qui dégrade celui qui en est touché, mais aussi ceux qui sont ses prochains, en particulier les plus faibles. Il suffit de regarder les évolutions sociétales, comme on dit aujourd'hui, pour s'en convaincre chaque jour un peu plus. Le mal abîme tant celui qui le fait que celui qui le subit, à des titres divers. Oui, reconnaissons-le, voici une pauvreté aujourd'hui très répandue et ô combien contagieuse. Il faut dénoncer l'imposture qui consiste à organiser, à grand renfort médiatique, la confusion des valeurs, comme dans les manuels scolaires par exemple. Cette pauvreté qui a pour nom le relativisme, elle est là, partout, menaçant nos familles, notre entourage, nous-mêmes. C'est à elle qu'il faut s'attaquer en priorité. À quoi bon en effet éteindre les incendies si on ne cherche pas en même temps à décourager et à rééduquer les pyromanes ? Il faut donc agir sur les causes. Et la cause principale de cette pauvreté, c'est que l'homme a oublié qu'il est créé à l'image et à la ressemblance de Dieu. Autrement dit qu'il tient sa dignité et les grandes lignes de son bonheur de sa relation à Dieu. Ce qui est au cœur du malaise actuel, c'est donc la crise de la conscience.

Arrêtons-nous y un instant. Qu'est-ce que la conscience ? Non pas le pouvoir autonome de décréter ce qui pour moi est vrai ou faux, bien ou mal, beau ou laid. Mais la capacité, liée à notre nature commune, de reconnaître cela dans le réel. La conscience fonctionne dans notre esprit comme un décodeur : elle traduit les données du réel en valeurs. Elle « invente » les valeurs, si on veut, mais au sens latin du terme, *invenio* : elle tombe dessus, elle les trouve dans le réel. Elle ne les fabrique pas à son gré. La conscience permet d'accéder à ce qui est notre mode d'emploi, c'est-à-dire notre nature humaine, qui émane de la bonté prévenante du Créateur. Récuser cette humble recherche par la conscience du vrai, du bon, du beau, c'est s'exposer – faute d'avoir trouvé le mode d'emploi – à casser la machine que nous sommes, à connaître le malheur, à sombrer dans la dépression.

Maintenant, comment faire advenir quelque chose du règne de Dieu ? Parce que nous nous enracinons dans une tradition plurimillénaire qu'à la différence des autres nous n'avons pas congédiée, parce que nous nous enracinons ainsi dans une culture, une civilisation, nous sommes les derniers à pouvoir réaliser ce difficile travail de restauration des âmes blessées. Et cela commence par arracher les cervelles creuses qui nous environnent en si grand nombre aux hyènes de idéologie et aux chacals de la violence incontrôlée. Vaste et pressante tâche. À laquelle nous devons nous préparer en laissant d'abord le Christ régner sur nous et en nous. Pie XI disait : « Il faut qu'il règne sur nos intelligences : nous devons croire, avec une complète soumission, d'une adhésion ferme et constante, les vérités révélées et les enseignements du Christ. Il faut qu'il règne sur nos volontés : nous devons observer les lois et les commandements de Dieu. Il faut qu'il règne sur nos cœurs : nous devons sacrifier nos affections naturelles et aimer Dieu par-dessus toutes choses et nous attacher à lui seul. Il faut qu'il règne sur nos corps et sur nos membres : nous devons les faire servir d'instruments ou, pour emprunter le langage de l'Apôtre S. Paul, d'armes de justice offertes à Dieu pour entretenir la sainteté intérieure de nos âmes ». Au travail chers amis !